

Marius DECARD

LA FOURNIGO ET LOU GRIET

*Pouèmo Prouvençaou en 3 Chants
(Lengàgi d'Azai)*



AIX

IMPRIMERIE DE NICOT, SUR LE COURS, 55

1857

DÉDIÉ AU RÉFECTOIRE ÉCONOMIQUE DE LA FOURMI LABORIEUSE

INTRODUCTION

Il est une fable de La Fontaine, dont la morale a été justement blâmée comme contraire à cet esprit de bienfaisance et de charité, que la Religion et la Philosophie sont venues répandre dans ce monde. Nous voulons parler de *la Cigale et la Fourmi*, qui semble prêcher le refus de l'aumône, quand le malheureux qui la sollicite est tombé dans la misère par sa faute. Pendant que la Fourmi prévoyante, ramassait au prix de mille fatigues les provisions de l'hiver, la Cigale insouciant, perchée sur les branches immobiles d'un olivier, peuplait le silence de la canicule de ses notes monotones, dans lesquelles Homère et Anacréon, si bons juges en cette matière, trouvaient une douce et céleste harmonie. Mais quand la nature attristée fut tombée dans le sommeil glacé de la morte saison, la Cigale perdit en même temps et la voix et les moyens de soutenir son existence aérienne.

Image gracieuse et touchante de ce qui se passe dans l'humanité!

La Cigale, c'est le poète, qui berce les ennuis de la vie par les chants qu'inspirent le génie et l'amour. Voix mélodieuse et gémissante, parlant le plus souvent aux échos du vallon solitaire, et réveillant dans l'âme qui pense les souvenirs de sa nature divine! Mais dans ce monde entièrement livré aux calculs de la richesse et de l'ambition, qui prend garde au poète? Qui se demande si le chancre harmonieux trouvera à la fin de sa journée une pierre pour reposer sa tête, et le pain qui l'empêchera de mourir? Que de fourmis sourdes à ses prières! Que de riches, avares au milieu de leurs trésors entassés, repousseront cette voix plaintive qui les enchantait autrefois, et convieront ironiquement à la danse le malheureux qui leur demande une obole!

M. Decard a voulu protester contre cette morale égoïste; et afin que sa réfutation fût complète, il a mis en scène, non la Cigale et la Fourmi, mais la Fourmi et un Grillon pliant sous le faix de l'âge et de la misère, et demandant aux heureux du monde quelques secours contre des malheurs immérités. Car ce ne sont pas seulement les poètes, les artistes, qui souffrent au milieu de notre société. Que d'artisans honnêtes et laborieux, qui trouvent au bout de leurs travaux les angoisses de la pauvreté et de la maladie! Combien d'ouvriers actifs, intelligents, pleins d'ardeur, voient leur santé se flétrir par la fatigue, et leurs besoins grandir au-delà des ressources de leur salaire! Que de misères inconnues et poignantes, qui s'arrêtent à la porte de l'atelier, pour aller dans une mansarde attendre le retour du père de famille, à côté d'une mère désolée, et de quelques enfants qui n'ont d'autre consolation que l'insouciance de leur âge!

Mais ne médisons pas de notre époque.

A mesure que les besoins augmentent, les âmes généreuses s'émeuvent et compâtissent. La bienfaisance redouble ses efforts et la charité devient plus ingénieuse pour arrêter les flots envahissants de la misère. Les établissements, destinés au soulagement des classes souffrantes, se multiplient, grâce à la protection de l'autorité et au généreux entraînement de ceux pour qui la fortune se

montre moins cruelle. Les fourmis ont maintenant le cœur plus sensible; elles ont fini par comprendre la solidarité de tous les êtres qui vivent dans ce monde; elles consentent à partager le superflu de leur fortune, qui est le nécessaire du pauvre; et, sans entrer ici dans une question trop grave pour être traitée en tête d'un poème si gracieux, en se conduisant ainsi, elles font un acte, non-seulement honnête et juste, mais profitable pour elles-mêmes.

Je ne suis pas fâché, pour mon compte, de voir M. Decard réhabiliter en beaux vers, et dans une ingénieuse fiction, le caractère de la Fourmi, méconnu par notre grand fabuliste. Ce petit animal si laborieux, *magni formica laboris*, comme dit Horace, ne pouvait rester sous le coup d'une accusation si grave. S'il est notre modèle pour la prévoyance et pour le travail, qu'il le soit aussi pour les sentiments honnêtes du cœur; qu'il n'encourage pas les désordres de l'oisiveté, mais qu'il tende une main secourable aux victimes innocentes du malheur; que le pauvre Grillon n'aille pas frapper en vain à sa porte, mais qu'il y trouve toujours le bienfait et le sourire qui en double la grâce.

M. Decard a réfuté La Fontaine deux fois, par un exemple et par un poème. C'est à lui qu'appartient l'idée des réfectoires économiques, où l'ouvrier trouve à peu de frais une nourriture saine et suffisante. En 1844, il fondait à l'enseigne de *la Fourmi laborieuse*, un établissement de ce genre, dont le succès, grandissant avec le temps, a traversé victorieusement les années de révolution, d'épidémie et de disette, qui sont venues fondre sur la France. Quand le choléra sévissait au milieu de nous, et que la plus grande partie de la population fuyait devant le fléau, bien souvent l'ouvrier et le pauvre, forcés de rester dans la ville presque déserte, n'avaient d'autre ressource que le réfectoire de M. Decard, dont l'animation et le mouvement contrastaient, pendant ces jours de malheur, avec le silence et la solitude des rues. Un jour, un régiment arrive dans nos murs; il partait pour cette glorieuse expédition de Crimée, où la France a repris le sentiment de ses forces au prix de tant de sang et de tant de courage. La ville était silencieuse; la plupart des fournisseurs avait cédé à la peur de la terrible maladie, et les soldats cherchaient en vain dans nos marchés les provisions nécessaires pour réparer les fatigues d'une longue route. Mais le réfectoire de *la Fourmi laborieuse* était ouvert, et, sous les yeux du colonel attendri jusqu'aux larmes, le régiment fut abondamment pourvu de tout ce qui lui était nécessaire.

Ce n'est sans doute qu'au prix des plus grands sacrifices que M. Decard a soutenu son œuvre au milieu de circonstances si difficiles. Il a maintenu ses prix malgré l'augmentation de toutes les denrées; il a fait de son établissement, non une spéculation industrielle, mais une œuvre éminemment philanthropique, et il a demandé sa récompense, non à la justice incertaine des hommes, mais au témoignage de sa propre conscience. Aussi, quelle n'a pas été sa joie, quand il a vu son idée se répandre au loin, des établissements semblables au sien se former dans un grand nombre de villes, et des réfectoires économiques se fonder dans la capitale sous le haut patronage de l'Empereur et de l'Impératrice! Négociant honnête, mais inconnu, avec de faibles ressources pécuniaires, il venait d'ouvrir à la charité une voie nouvelle; il offrait à l'ouvrier laborieux un moyen facile de maintenir la santé, qui est la condition de son existence, et d'arriver à la vertu de l'économie, qui est la condition de son bonheur.

Nous avons visité quelquefois ces salles propres et bien tenues, où le paysan et l'ouvrier trouvent à vil prix une nourriture qui leur aurait coûté fort cher dans d'ignobles cabarets. Nous nous sommes assis au milieu d'eux, comme l'un d'eux, et nous avons admiré la décence des conversations, la modestie de la conduite, et la grave satisfaction de toutes ces honnêtes figures, hâlés par le travail. Voilà ce que M. Decard a fait pour l'amélioration physique et morale de la classe ouvrière, de cette classe que, par un étrange abus de langage, on appelait naguère la classe des déshérités. Inspirer à l'ouvrier des idées salutaires de décence et d'économie, lui fournir pour un prix qui n'excède pas ses ressources une nourriture suffisante et variée, ouvrir son âme aux douces émotions d'une bonne conduite, et le préparer ainsi au calme bonheur de la vie de ménage, n'est-ce pas une œuvre essentiellement morale et civilisatrice, n'est-ce pas bien mériter de la société?

C'est la même pensée qui a inspiré le petit poème dont nous allons parler maintenant. Après la morale en action, la morale dans un petit livre, dans un poème, où l'austère sagesse de la leçon est cachée sous les fleurs du langage de nos pères et de la plus aimable des fictions. Un pauvre Grillon, que la vieillesse et la misère ont rendu malade et incapable de travail, va demander quelques secours à la porte d'une riche et grande magnanerie. Il est accueilli par les sarcasmes de ces heureux d'un jour, qui se gorgent de nourriture, dans l'intérêt d'un maître qui doit hériter des dépouilles de leur tombeau. Un ver à soie, plus compatissant, lui fait, il est vrai, l'aumône d'un conseil que le Grillon s'empresse de suivre. Il indique au mendiant une fourmillière, placée au pied d'un vieux figuier, où le malheureux pourra obtenir ce qu'il demande.

Le Grillon part, marchant péniblement dans un chemin que ses forces épuisées trouvent long et difficile. Il y rencontre une jeune fourmi qui s'était égarée, en s'obstinant à traîner à la maison un grain de blé dur, dont le poids lui a fait perdre un temps précieux. Le Grillon l'aborde, la remet dans la bonne route, et chemin faisant, lui fait part de l'intention où il est d'aller à la fourmillière prier ses parents de lui prêter de quoi vivre. Ils arrivent enfin; mais il faut parlementer à la porte. La jeune Fourmi reçoit une verte admonestation parce qu'elle rentre si tard; mais elle n'a pas de peine à se justifier, et la bonne œuvre qu'elle vient de faire dispose sa mère à l'indulgence. Le Grillon est introduit au milieu de l'agitation curieuse des fourmis étonnées d'un pareil spectacle. Semblable à Antigone, guidant Œdipe dans le bois sacré des Euménides, car je ne crains pas de hasarder ce rapprochement, puisqu'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, la jeune Fourmi reconnaissante soutient les pas du vieillard dans les sombres sinuosités du souterrain, indiquant avec une pieuse vigilance les écueils et les contours, et devançant le pauvre Grillon, quand la route devient plus facile.

Cependant la Reine des Fourmis assemble son peuple. Elle fait une harangue, où la sensibilité éclate autant que la raison, et elle lit à haute voix la fable de la Cigale et la Fourmi, qui a grandement compromis la bonne renommée de la nation, et qu'il s'agit de réfuter maintenant par une bonne œuvre. Cette traduction, ou plutôt cette imitation est faite de main de maître, c'est-à-dire, elle est originale par la forme, et par une partie du fonds. M. Decard a ajouté quelques détails charmants surtout dans le début. Ajouter à La Fontaine, me dira-t-on, c'est une profanation, ou tout au moins une outrecuidance. Oui sans doute, s'il s'agissait d'une de ces fables inimitables, toutes pleines de ces vers que l'auteur appelait des vers *trouvés*, et qui atteignent sans effort le sublime et la perfection. Mais la Cigale et la

Fourmi, quoiqu'elle soit une des plus connues de notre grand fabuliste, est cependant une des plus médiocres. Les commentateurs se sont efforcés en vain de comprendre la pensée du poète, quand il dit, en parlant de la Fourmi:

C'est là son moindre défaut.

On pouvait donc, sans manque de respect, toucher à cette fable, de même qu'on peut sans irrévérence préférer la Rat de ville et le Rat des champs d'Horace à la pâle imitation qu'en a faite La Fontaine. M. Decard s'est mis à son aise, comme l'avait fait M. d'Astros, quand il traduisait les fables dont il a enrichi le recueil des Mémoires de l'Académie d'Aix. Le caractère naïf de la langue provençale, la richesse de son vocabulaire, ces tours rapides et gracieux, sortis de l'imagination d'un peuple spirituel et créateur, me semblent préférables, pour le genre de l'apologue, aux allures savantes du français, bien que La Fontaine ait reproduit, au milieu de la perfection du dix-septième siècle, les grâces fraîches et vives de la langue de Marot.

Le discours de la vieille Fourmi émeut toute l'assistance. Le Grillon est admis à raconter ses infortunes. Il le fait avec une éloquence touchante qui pénètre profondément dans le cœur. Victime de l'usure d'un infâme *Prego-Diou* (*la Mantis oratoria*), qui se disait bon ami, il n'a pu rendre ce qu'il avait emprunté, et il a été chassé de la prairie où il avait jusqu'alors vécu heureux et tranquille. Voyez comme les personnages sont bien choisis. Le *Prego-Diou*, avec ses longs bras levés vers le ciel, ses grands yeux qui roulent dans leur orbite, son long manteau qui lui a fait donner son nom français de Mante, ne le reconnaissez-vous pas? C'est Tartuffe, s'introduisant dans l'intimité d'une famille, pour la ruiner de fond en comble; c'est la pire espèce des hypocrites, qui se font un voile de la Religion pour cacher les bassesses du cœur.

Le récit du Grillon arrache des larmes aux fourmis comme elle en arrachera à tous les lecteurs doués d'une âme sensible. Oui, en lisant ce petit drame, dont les personnages sont une fourmi, un grillon et une mante, nous avons pleuré, comme s'il s'était agi des Atrides ou de Zaïre. Heureusement, la péripétie, dans le poème de M. Decard, se fait du malheur au bonheur. Une douce émotion succède aux déchirements du cœur. Le Grillon reçoit une hospitalité empressée et bienveillante, et la Fourmi est vengée.

Voilà le livre de M. Decard, en voilà du moins l'analyse sèche et décolorée. Comment aurais-je pu donner une idée de cette poésie qui s'élève sans effort du simple et du naïf au sublime et au pathétique? Lisez, vous qui avez le bonheur de comprendre la langue provençale, cette description de l'orage qui commence le malheur du Grillon, les discours de la vieille Fourmi à son peuple et à son malheureux hôte, et surtout le récit que celui-ci fait de ses longues infortunes; savourez à longs traits ce miel d'éloquence, qu'embaument les parfums de vos collines.

Ici la langue de nos pères a conservé toute sa pureté, toutes les grâces que lui donna la nature, et dont les troubadours nous ont transmis le précieux héritage. Le français n'a pas encore déteint sur ces couleurs simples et éclatantes qui réfléchissent l'azur de notre ciel et l'éternelle verdure de nos pins. Ce n'est pas tout; en donnant à votre imagination la fête d'une belle poésie, vous donnerez à votre cœur l'aliment des nobles et vertueuses pensées.

Mais pourquoi écrire en provençal un livre condamné par cela même à une publicité restreinte et presque locale? Pourquoi chercher à faire revivre une langue qui se meurt, une langue déjà morte? Qui lira cela, comme dit Perse, *Quis leget hæc?* Qui lira cela? Ceux qui, comme nous, voient mourir avec regret ces idiomes, qu'on a flétris du nom de patois, mais qui furent autrefois de véritables langues, quand le niveau de la centralisation n'avait pas effacé l'antique physionomie de nos provinces; ceux qui recueillent les traditions de nos pères pour se consoler des tristesses du présent; ceux qui aiment encore une langue harmonieuse et colorée, naïve dans son éloquence, éloquente dans sa naïveté; ceux enfin qui encouragent de leurs vœux et de leurs applaudissements cette phalange de jeunes poètes, qui conservent, au milieu des sarcasmes et des quolibets faciles, une foi forte et généreuse dans l'avenir que promet à la langue provençale son passé glorieux.

Ouvrez donc les rangs, vous qui excités par l'heureux exemple de Jasmin, et par la gloire qui brille sur le tombeau de Bellot, n'avez pas désespéré de la langue que vos mères vous ont appris à bégayer dans le berceau. Roumanille, Crousillat, Bénédict, Aubanel, et vous tous que je ne nomme pas, parce que vos noms sont sur toutes les lèvres, accueillez au banquet de famille ce frère, qui débute par un livre digne de la maturité de votre talent, et qui porte le cœur aussi haut que l'esprit.

NORBERT BONAFOUS,
Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.



LA FOURNIGO ET LOU GRIET



PROLOGO

Parli senso rougi la lengo de ma maire
Et cresi de bèn faire,
Car pregui lou Bouen-Diou toujours en Prouvençaou;
Ma prièro en Francès, serie'un pan senso saou.

La Fournigo, a dit Jean, es gaire prestarello,
Enca mens dounarello,
Et nous n'en fa' un tableou,
Que vous dirai, qu'es pas trooup beou!
Me fa peno per Jean, car voou lou controdire
Per un conte nouveou, que me siou laissa dire.

« Induxi te ad legendum: Sincerum mihi
« Candore noto reddas iudicium Peto... »

Je vous ai engagé, cher lecteur, a me lire;
je réclame de votre impartialité bien connue,
un jugement sincère sur mon ouvrage.

Goouvi per lou travail, la misèro, et lou maou,
Un paoure viei Griet, sus lou bord de soun traou,
En rèn fasèn se souleiavo,
Et toujours rabachavo:
Ce qu'es pamens que lou destin!
Souffri, bèn travaia, puis se veire mesquin!!
Moun Diou, se moun einè, qu'eimavo tant soun paire,
Revenie... Se vesie tout ce que me fouu faire
Per me prouvi d'un trouè de pan!
Se revenie lou paoure enfant!!...
Dejà se fasie tard, et lou tèmps que passavo
Proumettie pas de reveni;
Lou journalie se recampavo
Et la nuè poudie plus teni.
Santo-Victairo encabanado
Coumo dirias d'un grand flourie,
Annouçavo uno rescloouvado
Per un prouverbi vertadie.
Èro sourd de pertout; déjà deganejavo;
Lou grapaou tout soulet cantavo,
Et se vesie sus l'hoourizoun
De grosseis ballos de coutoun.

Dessus leis ribo' escagassados
Leis limaços courrien;
Dins leis houstaous, sus leis façados
Avie pouncheja l'Escourpien.
L'Aragno, entandooumens, quittavo soun telagi;
Car, siegue di' en passant, es un animaou sagi,
Que quand s'en va de soun houstaou
Marquo bèn maou.
Leis ouceous marooudurs, et leis ratopenados
Que van touto la nuè,
Leis vesias desaviados,
Trouvavoun ges de plaço en luè.

La luno, palinouè, perfes se destapavo,
Aurias dit qu'avie pouu de ce que se passavo;
Et leis Darbous curioux, lou nas fouèro deis traous,
Tenien counseou sus leis uiaous.

Plenos d'avisament, leis, Fournigos prudèntos,
Que vesien en dangier leis recoltos pendèntos,
Implouravoun leis Dioux
De fa' escarta leis nioux.

Lou Griet s'estreme, puis fague sa prièro,
Eme l'ideo que deman
Anarie requeri soun pan
Dins un houstaou vesin, qu'èro uno Magnanièro.

La fatigo et lou souen feroun que s'endourme;
Tout beou just penecavo,
Que lou tèmps s'espurgue:
A brò l'aiguo toumbavo!
Lou soou èro uno mar, leis uiaous se suivien,
Et bramavo dins l'air uno maledictien!!

La chavano, pamens, se vesie que booucavo,
Leis tounerros plus luench fasièn seis repetun;
Doou cousta doou Mistraou lou tèmps s'esperlingavo;
Deis Gypièros sentie lou fum.

Per un pouli bouen-jour, l'aoubetto flattejava
Leis flours qu'avien souffert;
Tout se reviscouliavo,
Et leis ouceous tenien councert.

La bourrasquo, en passant, avie leissa de traços:
Leis champs èroun esmalugas,
Se vesie d'animaous presquo de toutos raços
Qu'avien peri..... s'èroun negas!

Èro vengu lou jour de la grandò misèro,
Mounte la fam s'anavo fa senti;
Nouestre paoure Griet, tout fangous, souto terro,
Aoujava plus sourti.
Mai, pamens lou besoun, touto reflèssien facho,
Lou decide d'ana mandia,
Et parte de soun traou... S'aguessias vis sa facho,
Aurias vougu lou rassassia.
Enequeli, malaou, leis alos matrassados,
Lou corps adoulenti,
Marchavo en calculant et coumptavo seis piados
Coumo quououqun pensamenti.

Camin fasèn, paou-à-paou s'aprouchavo
De l'houstau deis Magnans;
Enfin, puis arribet... Se presente, plouravo
Sus sa debino et sus seis ans.
— Bouen-jour, dis en intrant, aimablo coumpanio;
Rèn qu'un pichoun moument dedins vouestro bourdio
Farie tout moun bouenhur,
N'en siou segur.
— Poudèn pas vous douna, digue dins sa manière
Un gros Magnan brutaou qu'avie lou vèntre plen,
Et que tenie damen
Dessus la Magnanière.

Bessai creirias, fada, qu'eici lou rastelan,
Et qu'es per n'aoutre que fielan?
L'aourias agudo lesto,
S'èro vrai que tenèn testo

A tout quistur que vèn!
Filas vous diou, car dounan rèn.

Un Magnan reflechi, savènt, plen de sagesso,
Et qu'èro un Magnan de cabesso,
En vian escalustra lou Griet tant patient
N'en ague coumpassien.

— La santo Carita, digue, meis très chers frèros,
Que duvèn exerça vis-à-vis un chacun,
Es la part que tenèn de nouestreis proumiers pèros,
Aco' es ignoura de degun.
Cresès-me; lou malhur es souvent l'apanagi
Doou jouine, vo doou viei, car respecto ges d'iagi,
Et lou paoure Griet, que vias tout escloupa,
Segur v'a pas croumpa.
Sabi que poudèn pas douna ce qu'es pas nouestre,
Mai ce qu'aves de vouestre,
Meis enfants, es lou couar! et v'a disì à prepaou;
Se l'y fèn ges de bèn, l'y faguen ges de maou.

Aco dit, descende doou d'haout de soun brancagi,
Vengue vers lou Griet, l'y tengue lou lengagi,
Lou plus flattie de l'amitie.

— Voudrian pousque, moun bouen, soulaj a ta misèro;
Mai que faire, grand Diou! cres-te, rèn nous prouspèro;
Tout ce que vies eici, fruit de nouestreis labours,
Bessai l'y aoura plus rèn dins mens de quinje jours.
Touteis nouestreis coucouns, quello poulido sedo

Que bavan,
Que fielan;

L'home envejous de tout, me seis mans d'Arapedo,
Coumo un abrasama prendra tout nouestre bèn
Per n'en faire d'argènt.
Mai tè, regardo-me, suive aquello endreissièro,
Anaras jusqu'aou bout, veiras uno figuièro
Qu'a lou pèd caouria... qu'es mouarto... l'y a un clapie;
T'entraoucaras, se poues... l'y resto un Fourniguie.
'Qui dedins l'y a de tout, es uno beneranço.
Vai l'y faire ta reveranço,
Expliquo l'y tout bèn,
Veiras, te daran quououquarèn.

Lou Griet, plen d'espoir et de recouneissenço,
Se resignet à la patienço.
— Merci, digue tout bas;
Et reprenque soun pas.

A l'abri doou Mistraou, long d'uno muraietto,
Uno pichoto Fourniguetto
Qu'èro esfraiado que noun sai,

S'escrimavo en creidan: — Hai! moun Diou, hai-à-hai!
Nouestro mèro, estou soir, quand vendra la soupado,
Se siou p'anca rintrado,
Qu soou ce que dira
Et ce que pensara?

Se vesie bèn que s'enrabiavo,
Qu'avie perdu soun carreiroou,
N'en fasie un de viravouou:
Qu'houro courrie, qu'houro marchavo;
A forço, cependant, de tant faire de pas,
Eme nouestre Griet se trouve nas à nas.

— Ho pardoun! Se trevas dins aquesto countrado,
Me farias bèn plesi de m'enseigna l'intrado,
L'y digue tout en plours, d'un pichoun Fourniguie
Qu'es ouu pèd d'un figuie.
A la pouncho doou jour, de-matin siou sourtido;
Ai fa coumo meis surs, vouliou gagna ma vido,
Car va sabès, lou pèn
Se gagno pa' en dourmèn.
Lou hasard a vougu qu'en venèn m'embrunquessi
A-n-un gran de bla dur; plaît à Diou lou laissessi!
Car m'a près tout lou tèmps... pesavo mai que iou,
Es bèn vrai ce que vous diou.
Leis forços m'an manqua, me siou visto perdudo,
Et m'en souveni pas de mounte siou vengudo.

Lou Griet soutarous, et d'un air de bounias,
— Ma fio, l'y digue, l'y anan d'aquestou pas.
Mai coumo tout bènfa merito recoumpenso,
Me fares pas defaou?
Nouestre camin fasèn, m'escoutares un paou:
De-matin, coumo vous, et coumo chacun penso,
Sercavi per manja,
Per pousque passeja.
Leis chagrins, leis doulours, et l'iagi que m'aclapo,
Fan que siou bouen en rèn,
Et la vido m'escapo;
Enfin, siou paoure, ai ges de pèn!!
L'y a quououqun bèn placa dins aquestou paragi
En qu teniou meme lengagi,
Et ma douna lou bouen counseou
De veni me teni prochi vouestre casteou.
Que de bèn que m'an dit de v' aoutre! et v'a foou creire,
Mai, pensavi dins iou, v'anaras un paou veire.
Aro, veicito l'ouocasien
Mounte compti sus vous, sus vouestro proutectien.
— Vaqui lou Fourniguie, poudès intra, ma chèro,
Et fès-me lou plesi de dire à vouestro mèro,
Qu'un paoure malhuroux espero ouu pourtissoou;
Digas-l'y bèn surtout que vèngue senso pouu.

Coumo fouguet dedins, coumaire Fourniguetto
Faguet leou d'escoudoun sa pichouno courbetto;
Aviet p'anca fini de faire ce que diou,
Que la mèro diguet: — D'après tout ce que viou,
Ai bello m'escrima, vous dire d'estre sageo,
De rintra d'houro, que counvèn,
Es tout coumo se disiou rèn.
Mai l'y voou mettre fin, bestiasso qu meinageo!
Et tendrai bouen, segur; aro, dorenavant,
Quello que sourtira me passara davant.

He! de mounte venès, pichouno landrinetto,
Que depuis de-matin un paou avant l'aubetto,
Sias fouèro de l'houstaou?
Bessai vous es egaou
De me faire enrabia? Veiren un paou, pecolo,
Se prendres chaque jour lou camin de l'escolo
Quand vous recampares... Vaqui lou dernier coup
Que vous foou lou sermoun; regardas se se poou,
Eme lou marri tèmps, la fango, vilènnetto,
Se recampa touto souletto!
Que vous arribe mai!... vous proumetti segur
Que se piqui, picarai dur.

— Mèro, dis en plourant la pichoto innocènto,
Se Siou vengudo tard et se sias pas countènto,
Vous demandi pardoun.
Vers lou souleou tremoun
Èri enca pereilà, prochi de la bastido
Mounte nous menerias lou jour que sias sourtido;
Rappelas-vous n'en bèn, mèro, nous diguerias:
— Pichotos, per malhur, se vous atrouvavias
Dins quaouquo tousco, embaragnados,
Ou bèn, se, trooup cargados,
En-carrejan lou fai
Avias de penos que noun sai,
Voou mies quitta, meis fois,
La cargo que pourtas, siegue blad vo granios,
S'entourna senso rèn, quand fa' encaro souleou.
Mèro, vaqui vouestre counseou.

Ai fa coumo avès dit, et se siou trooup tardivo,
Segur siou pas faoutivo,
V'anas veire, escoutas: Affurado oou travail,
Coutènto reveniou, carrejavi moun fai;
Quichado per lou pes, desiravi la pènto,
Car me sentiou mourènto;
Marchavi en chavirant, veniou de reculoun,
Poudiou plus vougne, enfin, et perdiou la resoun.
La nuè que me poussavo,
L'esfrai que me troutavo,

Tout m'èro contro, et vesiou bèn
Que foulie s'enveni, pechaire, senso rèn.

Mèro, m'avès creida, venès d'aousi ma faouto,
Fouu que vous digui tout, ou n'en seriou malaouto.
Quand sabiou plus ce que fasiou,
Et que semblavo fa de iou,
Touto descouncertado
De ma tristo journado,
Descendiou lou coutaou,
M'enveniou vers l'houstaou.
Tout d'un coup, sus la routo,
Un Griet, testo souto,
Me barro lou camin!
Et mounte anas ensin,
Me diguet, Fourniguetto?
Avès pas poou, souletto,
Eme lou marri tèm?
Voulès qu'anen ensèm?
Crèsi que poou se faire,
S'anas doou meme caire;
Tout de long charraren,
Se desennuyaren.

Dins lou cours de la vido,
L'instinct serve de guido:
Et fèn tout d'après eou,
Puisqu'es nouestre counseou.
Cri-cri me dis: Pichouno,
Fès-l'y bèn attentien,
La Prouvidenci douno
Perfes bello oucasien.
Se fa tard, et la routo
Es pas trooup coumo fouu;
Seres leou en derouto,
Un rèn vous fara poou.
Sias jouinnetto, espoourido,
Risquas rèn eme iou.
Oh! digueri, ravidio:
A la gardo de Diou.

Enregan lou passagi
Qu'addus vers lou figuie,
Tout lou long doou vouyagi
Pensavi oou Fourniguie.
Disiou: Que refrescado
Oouras aquestou soir!
Car la mèro, esfrayado,
Duou n'ague plus d'espoir.
Et d'uno voix bouniasso
Lou Griet me disie:
Houu! Sias une coouvasso,

En que l'y avançarie?...
Escoutas-me, ma bello,
Qu duou se plagne? Es iou,
Car sembli uno Escarcello;
Regardas ce que siou!!
Paoure Griet! Ma mèro,
Plouravo en me parlant;
Lou couar d'uno Galèro
Aurie flechi. Filan;
Coumo intran dins l'aleio
Me dis: Se vouestreis surs
Poudien presta l'aureio
A touteis meis malhurs;
Que n'en dias? Eis Fournigos
Ai jamai fa de tort,
Es de braveis amigos
Que plagnirien moun sort.
Qu soou, beleou la mèro,
En l'y disèn qu siou,
Sera pas tant sevèro,
Ooura pieta de iou.

Vaqui moun avanturo,
Es l'histoïro seguro
Qu'expliquo moun retard.
Sabi qu'es fouesso tard,
Mèro, mai poudès creire
Ce qu'oourias pousqu veire,
Car, siguessian ensèm,
Oou Griet voudrias bèn.

Moun Diou! se lou vesias, se l'entendias, pecaire!
N'en oourias coumpassien! Camino tout de caire;
Es maigre que fa pouu! Ho! foou qu'ague souffert
Leis doulours de l'infer!
M'a tira d'embarras, merito recoumpenso;
Vous demandi per eou, dins ma recouneissenço,
Que lou leisses intra, puis dire coumo iou:
La Carita, toujours, es agreablo à Diou.

Lou couar sarra, leis ueis touteis plens de lagremo,
(Car èro puis la crêmo)
La mèro de l'houstau
Lèvo leis patto' en haout,
Et dis: — O moun enfant, vène eici que t'embrassi;
'Quo' es puis trouup bèn parla, juste ciel! te foou graci.
Vai, mounto mai d'amount, ma fio, et l'y diras,
Te permetti, ce que voudras.

'Qui n'y aguet proun de dit; la jouino Fourniguetto,
Lesto coumo l'uiaou,
Dins mens d'un vira d'uei siguet peramoun-d'haout;

Et vèn faire bouquetto
Oou malhuroux Griet
Qu'esperavo soulet.

FIN DOOU PROUMIER CHANT



SECOUND CHANT

*Cette fable montre qu'il faut être
reconnaissant envers ses bienfaiteurs.*

ÉSOPE, FABLE XXI, *la Fourmi et la Colombe.*

— Venès, passas d'eici, suivès-me dins la pènto
(Disie touto countènto,
La jouino meinagièro oou paoure pelerin);
Seren bèn leou dedin.
Plaças bèn vouestreis pèds; iou n'en ai l'habitudò:
A gaoucho; bon, va bèn. Agues une attitudò,
L'on dirie qu'avès poou? Bessai vous sentès maou?
— Non, diguet lou Griet, mai se vous es egaou,
L'y arribaren toujours, anen daïse, Cocoto,
Car sabi gaire l'us, iou, dins aquesto croto,
Et l'y a uno voouto que marchan;
Anen un paou plus plan.

— Se poouven, se voulès, respoude la Fournigo,
Mai foou pas faire figo;
L'y anan estre dins rènt de tènt,
Et vous trouvaes bèn countènt.

Oou bout de la visetto,
Dins chaque Fourniguie,

Se trovo uno chambretto,
Et dedins l'y a' un pouartie.
La counsigno es dounado
De demanda lou noum,
En qu, dins la journado,
Rintro dins l'houstaloun.
Se quooouqun de passagi,
Estrangie, marooudur,
Vioulavo aquel usagi,
Es de plagne, segur!
Fouo dounc estre en reservo
Sus la lei que s'ooubserve.

Arriboun dounc oou pourtissoou:
La sentinello, tout d'un coup,
Dins sa guerito se demeno,
'Luco, trepigno, tèn haleno;
Va, vèn, chooureio mies,
Et vis que fouo douna doou pies.
Subran, en Fournigo guerrièro,
Mette lou nas à la carrièro,
S'ooubouro en faço doou Griet,
Et vitament l'entourtie.
Mai coumo vis qu'es pas proun fouarto
Per l'y leou pestela la pouarto,
Creido: oou secours! creido: oou voulur!
Afin d'evita tout malhur.
Et l'Eissame, en oousèn aquesteis cris d'alarmos,
Fet qu'un bound, s'enhoouret, venguet souto leis armos.
Pourtavo esfrai, la proupourtien
Que prenie' aquesto reunien.

Madamo la superiouro,
Que sabie tout depuis uno houro,
Calmet la poou de soun houstao,
Per un discours bèn à prepaou.

— S'agis pas, l'y diguet, meis braveis dameisellos,
De se mounta l'esprit; davant toutos nouvellos,
L'on se rènde resoun deis cavos, tout d'abord,
Senso se courrouça; avès dounc agu tort...
Mai coumo aquestou jour voueli faire de festos,
Caviarai pas mai: Vous anas teni lestos,
Et puis, à meis coumandaments,
Fares, vous diou, ni mai, ni mens.

L'Eissame ooubessèt, à la vouas de sa mèro,
S'assoulet, s'estremet, redevenguet ce qu'èro.

Siguet bèn leou sachu, dins tout lou Fourniguie,
De ce que s'agissie;
Car la Fournigo counfidèto

De madamo la presidènto,
Leisse' esquia lou pichot mot,
Qu'èro un secret dins soun argot.
Et siguet recassa... Feroun un bavardagi
De touteis leis coulours, et semblavo uno ragi
A qu mai n'en dirie; chacun mettie doou siou.
Tant es vrai et curiou,
De veire que toujours, et dins touto assemblado,
La puro verita s'es toujours degayado.

Per reprendre lou fiou de nouestro narratien:
De pichouns moulounets se fasien sus l'haouturo,
Lou Fourniguièr èro impatient;
Chaque Fournigo avie l'esfrai sus la figuro.
Leis vieillos, leis pourouès, s'amattavoun ensèm,
Et fasien de bis-bis; leis jouinos, dins queou tèm,
Dispousado' oou coumbat, touteis requinquados,
Demandavoun pas mai que de douna pignados.

La mèro, cependant, en viant aqueou gachis,
— Meis enfants, l'y diguet, veici de que s'agis.
Per la graci de Diou et per dret de victoïro
Gouverni questou Fourniguie;
Voueli qu'aquestou jour reste dins la memoïro
De moun Eissame tout entie;
Que la pousterita que prendra nouestro plaço
Retengue per ma vouas, que tout ce que se passo
Dins lou jour que vivèn,
V' ai decreta per nouestre bèn.
Après ague legi leis papiers de famillos,
Dins vouestreis interès, que soun leis mious, meis fillos,
Avèn apprecia coumo l'on duou toujours
Ce qu'es escrit sus nouestre hounour.
Mai, ce qu'a souleva lou verin, la coulèro
D'aquello que se dis aujourd'hui vouestro mèro,
Es un passagi bèn frappant
Que se l'y trovo oou beou mitan.
L'avèn approufoundi, et dins nouestro sagesso,
Tant per mettre à l'abri nouestro delicatesso
Que per far provo de bouen sen,
Implouran vouestre jugeament.

Que touteis leis sujets de nouestro republico,
Prounouncoun, s'es vrai, que tenèn à la cliquo
D'aqueleis gavagnus que vous leïssoun creba
Avant que l'y agues derraba
Lou plus pichoun secours, un rèn, uno goulado;
Couprenès ma pensado?
Voou legi lou mouceou, reclami l'attentien
Jusqu'ouo bout de ma narratien.

La Cigalo et la Fournigo.

Uno Cigalo rejouido,
Qu'avie passa touto sa vido,
Aoutrament dit tout soun estiou,
A jugar, à cantar, et bèn faire deis siou,
Quand venguet leis jours de fresquièro,
Accoumpagnas de mountagnière,
De bourrasquo, de marri tèmps,
Tou beou just coumprenget qu'èro uno paou de sèns;
Sabie plus coumo faire,
Et, leis miraous crebas, venguet trouva, pechaire,
Uno Fournigo que vivie,
L'histoïro dit, coumo poudie.

— S'avias, bravo vesino,
De soubros que n'en fessias rèn,
Vous leis pagariou bèn,
L'y diguet la mesquino;
Quand serian peraqi vers lou mitan d'avous,
Revendriou mai chèz vous.
Vous juri sus ma fe, m'engagi sus proumessou
Que vous rendriou lou capitaou,
Et meme, se vous es egaou,
(Regardas sa finesso!)
L'y ajustarian leis interès;
Segur n'en vendres pas à me faire de frès.

(Contro n'aoutres, l'ootour, veici que s'encaïno;
Car, per espooula la couquino,
Senso bretouneja fa questo narratien,
Veritable sujet de nouestro indignatien!!
Anas jugea de l'impousturo,
Sus lou restant de ma lecturo.)

La Fournigo, que presto rèn,
Pas meme uno becado,
Et qu'es fouesso embruncado
Quand l'y demandas quououquarèn:

— Oouvejo! l'y diguet, coumo va, bello damo,
Qu'exploitas la reclamo?
Me sèmblo, cependant, que quand fasie tant caoud,
Et qu'avias ges de maou,
Poudias bèn, per prudenço,
Clafi vouestro despenso!
Ques que troni fasiais tout lou franc-Diou doou jour,
Cregnias-ti la calour?

— Ho! nani, respoundet, car nuech et jour cantavi,
Et me barounejavi.

— Verai! de boueno fe, disès que cantavias?
Me fa fouesso plesi, l'y diguet sus lou nas
La coumaire Fournigo; eh! bèn, aro, insoulènto,
Dansas dins vouestre embuil, et se sias pas countènto,
Retenès ma liçoun:
Ai jamai rèn douna senso boueno resoun.

Vaqui, meis chers enfants, lou conte et la moralo
De la Fournigo et la Cigalo.
He bèn! vous va creirias? es ce qu'a fa lou maou
Que plano dessus nouestre houstaou.
Depuis s'es dit de tout, et Diou soou se, pecaire,
Fèn de tord en quououqun! Enfin, trouvarias gaire
D'amis, de proutectours que vous vouguessoun bèn
Jugea per aqueou fet. Ce que soun que leis gèn!
Car l'affrontado de Cigalo
Que souffrie tant de la fringalo,
Disie rèn de verai; tout lou mounde sabie
La vido que tenie.
Et nouestro devancièro,
Qu'avie de pan sus la panièro,
Et que l'avie susa coumo uno malhurouè,
Qu'l'y aurie fa la couè?
S'es dit que prestavian et que fasian l'usuro.
Cumprenès bèn que s'aco duro
L'y aurie de que l'y pas teni!
Se sian dounc assemblas per va faire fini.

Couragi! meis enfants, dins sa bounta divino,
Lou Bouen-Diou lacho pas, et viro pas l'esquino
A seis travailladous;
Escoutas, sarras-vous:
Es bèn recouneissu que l'unien fa la forço,
Et se nous an jugea sus nouestro laido escorço,
Se presento ooujourd'hui uno bello ooucasien
Per faire reviouda nouestro reputatien.

D'avanço vous v'a diou: s'agis, meis braveis fillos,
De douna de granios.

Un Griet malhuroux, que se dis bèn malaou,
Vèn d'arriba dins nouestre houstaou.
Lou cas es delicat, et senso mai l'attèndre,
Lou voou faire veni; touteis l'anan entèndre.
Veici meis ordres dounc: Mettes-vous uneis siei,
Et m'aneres cerca damount lou paoure viei;
Es à gaoucho en intrant; lou trouvares qu'espero,
S'anan ouccupa d'eu, se poudèn, questou sero;
Lou fares intra' eici, l'adurres davant iou.
Anas et fès ce que vous diou.

Talament lou discours de la superiouro
Espandisset de jouas dins tout lou Fourniguie,
Que lou bru que fasien l'ouurias aousi d'uno houro;
Figuras-vous la pescarie!

De soun propre sicar, leis Fournigos ouvrièros,
Per gouubeja lou tèmps applaneroun lou soou,
Et nettejeroun leis carrièros,
Afin que lou Griet marchesse sus lou noou.

Tout lou long doou camin s'en vesie d'affurados,
Arranjados per coumpanies,
Et que semblavoun attalados,
En carrejjant leis vilanies.

Se n'en vesie, dins seis chambrettos,
Que fasien misès-fatigouns,
Et que voulien estre soulettos
En s'ouoccupant de seis pichouns.

Dedins touteis leis avengudos,
Jusqu'eis abords doou proumier traou,
L'y avie leis vieillos, leis Alludos,
Que prenien gardo de l'houstaou.

Plus luen, n'y avie d'arrangueirados,
Qu'anavoun et venien;
Dessus doux rangs fasien filados,
Coumo dirias en proucessien.

La cavo la plus drolo,
Et qu'es lou plus curiou
De tout ce que vous diou:
Es que, senso boussolo,
Anavoun en courrèn,
Vite coumo lou vènt,
Èro uno myriado
Tant longo que noun sai;
Semblavo uno passado,
Que quand n'y a plus n'y a mai.
N'en descendie pas uno
Davant l'aoutro mountant,
Que fesse l'impourtuno
Ou changesse de rang.
Bèn mai, ce que voou dire,
Va disi pas per rire:
Segur, dins soun argot,
Se disient quoouque mot;
Car en estèn en faço,
Avant de se fa plaço,
Se beisavoun lou nas,
Puis reprenien soun pas.

Veias sus lou mitan la Reino estampiado,
Carrado coumo un das, touto reviscouliado;
Dedins seis ueis courous, que tenien tout damen,
Legissias lou secret de soun countentament.

Aqueleis que fan rên et que van en vouyagi
Per, en cas de malhur, avisa lou meinagi,
Branderoun lou signaou dessus lou Fourniguie:
Èro lou Griet que venie.

L'escorto, en arribant, se faguet faire rasso,
S'avancet, chincherin, per oouccupa sa plaço;
Feroun dins rên de tèmps uno chèro, un quiet,
Et l'installeroun lou Griet.

La Reino, alors, s'haousset, invouquet soun genio,
Et sus un ton pietoux fet questo geremio:
— Paoure Griet booumian, estrangie malhuroux!
Vous que senso rouï tirassas vouestro croux
De camins en camins! Vous que la Prouvidenci
A vougu meinaja; sias, à ce que me pensi,
Bassela per lou sort en sercant vouestre pan:
Sigues lou bèn-vengu, chèz n'aoutres, moun enfant!
Sias en pays d'amis, reprenès couneissenço.
Qunteis soun vouestreis maous?
Qunt'es vouestro neissenço?
Siegues franc en parlant, l'Eissame monte sias
Appreciara tout.... Et, se, coumo disias,
Vous carrejas mourènt, que sigues à l'artimo,
La Fournigo a de couar, gagnaes soun estimo;
Tant meis fillos que iou seren hurouès, segur,
De soulagea vouestre malhur.

La Reino se poouvet, car èro puis d'un iagi
Que leis secoussos voueloun rên;
Pousquet pas sousteni per un plus long lengagi
Ce que disie tant bèn!
Soun parouli, sa vouas, seis gestos, soun alluro,
Feroun talo impressien, que l'âmo la plus duro
Oourie sentu lou coup! Lou Griet, va creirias?
Leissavo resquia de larmos sus soun nas!

Quand siguet revengu de soun estoumagado,
Que veguet franchament la Reino dispousado
A ly pourta secours, veici ce que diguet
Nouestre paoure Griet.

— Grando Reino, moun couar sente uno revirado
Que pouedi pa' espeli! Moun âmo desoulado,
Es touto sentiment;
Coubouri per leis plours!!... existanço blesido,

Voudriou fini ma vido
Dins aquestou moument.
Car la recouneissenco
A Pia-i moute siou
Es, selon ma scienco
Rèn qu'un mot -voulatiou!
Reino n'en pouedi plus!
La Mouart déjà trepigno
Et la marrido espigno
Que tèn lou gros ciseou
Gueiro inoun cabudeou!
Pamens, per -vous coumplaire
Voeu assaja de faire
Ce que me demandas
Grando Reino, escoutas.

FIN DOOU SECOUND CHANT



TROISIEME CHANT

Cette fable s'adresse aux hommes dont les actions ne s'accordent pas avec leurs discours.

ÉSOPE, FABLE XXIX, le Loup et la Vieille.

L'Eissame tout entier retenguet soun haleno,
Leis ueis fixas sus l'ouratour;
Coumo leis paroissiens, quand l'egliso es bèn pleno,
Que mounto dins la chèro un bouen predicatour.

Alors, sus d'un signaou prouvouqua per la Reino,
Lou Griet fa soun grand salut;
Puis, d'un air resoulu,
Barroulo seis regards, se rassuro, et s'entreino.

Dins lou terroir d'Azai, l'Athènos doou Miejour,
De parènts artisans me douneroun lou jour;
La Fourtuno bestiasso, aquello fouligaoudo,
Venguet faire boou-boou per fa rire l'enfant;
La jouas et lou bouenhur se tenien per la man,
Et defendien moun traou contro la Garamaoudo.
Tout marchavo à souhèt; mai lou marri destin,
Senso egard per degun, vooumisset soun verin,
(Escupi de vipèro),

Sus lou lie de ma mèro,
Et me l'empouisounet!!
Moun pèro, tout soulet,
Estouffet sa douleur, counsoulavo soun âmo
Dedins moun aveni.....
Grando Reino, moun couar, prochi de vous reclamo
Que me fagues fini;
Car, ce que vèn après, n'es qu'uno kiriello
Des chagrins, de malhurs, et touto la sequello
Deis countrarietas; se vous foou queou tableou,
En vous lou despintant, avanires, beleou!!
Cependant va voulès? Voou, per ooubeissenço,
Vous tout descudelar, et maougra la vioulènço
Que me foou, paouro iou,
Voou accaba ce que disiou.

Prochi de l'Arc, traito rivièro,
Dedins leis prads de Fenouillièro,
Toucant lou bèn de l'Espitaou,
Establisseri moun houstaou.
Bello visto, beou plan, un Paradis terrestre,
Mounte tout venie bèn, et vesiou de moun estro
La bello praderie
Qu'èro moun petoulie.
Mai, coumo lou bouenhur es de courto durado,
Me vegueri enfanga dins uno revirado,
Que rèn qu'en l'y soungant me vèn leis tressusours,
Et vous farie trambla ce qu'ai versa de plours!

Reino, pardounas-me se vous preni per jugi,
Et se dedins moun degounflugi
Implori Vouestro Majesta,
De vougue bèn tout escouta.

L'y a l'affaire d'un mes, que la Mouart, dins la plano,
Estarnissie lou doou me lou day à la man;
Lou fen èro madur, et, depuis Encagnano,
Jusqu'en remountant l'Arc, eis terros de Meyran,
Tout èro sacreja!! La voulounta divino
Voou qu'aco siegue ensin, Diou counsulito degun,
Et davant ses decrets la naturo s'inclino,
Tout se plego, ooubeis, et tout es en coumun.

Oou mitan d'aqueou fleou que nous decimoutavo,
Fasian pichoun de tout;
La misèro creissie, lou paou qu'avian filavo,
Poudian plus jouigne leis doux bout!!

Foulie vioure, pamens; per sourti de la geno
L'y avie rèn qu'un emprunt que poudiet nous soouva,
S'agissie de n'agner l'ooubeno;
Coumo faire per lou trouva?

Rèn de plus naturel, la resoun l'y menavo:
Degun mies qu'un ami poudie faire la cavo,
Quoouqun que coumprenguesse bèn
Qu'en nous prestant risquavo rèn.

Moun pèro, per hasard, avie fa counouissenço
D'un maoudich Prego-Diou, Judas per excellenço,
Que, dins seis interèts, trevavo lou quartie;
Pechaires! sabian pas tout lou maou que fasie!
Se leisserian ana dedins la debounèro,
Et soun plus grand ami, surtout, fouguet moun pèro!
Iou, pas tant counfiant, dins l'uei d'aqueou catas,
Legissiou quoouquarèn de mentur, de marrias,
Que m'anavo pas trooup. Puis, sa laido carcasso,
Queleis longs bras crouchus, quello traito grimaço,
Encadravoun tant maou seis airs de *sacerdos*,
Que creseri jamai seis *benedicat vos!*

Segur va pressentiou! Entameni l'histoïro
Qu'a desavia tout moun houstao.
Pesqui dins ma memoïro,
Lou fet es taou et quaou.

Quand aguerian fini touto nouestro pitanço,
Senso mettre trooup d'impourtanço
A nouestre emprunt oou Prego-Diou,
Moun pèro me diguet: Qu l'y va, tu v'ou iou?
Respouneri: Ma fe! lou counseou lou plus sagi
Seriet de pas l'y ana, car se fès queou vouyagi
Es battre l'aiguo eme un bastoun;
Veires, entendra pas resoun.

Anas-l'y, cependant, que risquas, l'on pouu creire
Qu'en l'y bèn expliquant ce que pouu veni veire,
Se laissara doumpta;
Vous counseilli, pamens, de pas trooup l'y coumpta....

Dins un bèn enclououssa d'uno baragno espesso,
Mounte lou soouvageun, l'arroumi, l'agrenas,
Defendien de mettre lou nas.
Vivie coumo un chichoun, lou Prego-Diou Jean-fesso
Dount voou vous faire lou tableou,
Et se lou counouissès, me dire: es tout eou.
Luen de iou, cependant, l'ideio de maou faire!
Et vous cresessias pas que ce que diou, pechaire,
Siguisse uno versien inventado à plesi,
Reino, per abusa de vouestre bouen lesi,
Ou per embabouina l'Eissame que m'escouto
Nani, va fariou pas, car per vous, goutto à goutto,
Dounariou tout moun sang
Senso espera deman.

Moun pèro partet dounc; sabie, per habitudo,
Lou passagi escoundu de l'houstau doou devot,
Et se l'y presentet me touto certitudo,
Per l'y lacha soun pichot mot.

— He! bouen-jour, l'y diguet, coumpaire, sias de gardo?
Pouedi dire, segur, que siou pas vengu' un coup
Senso vous attrouva... Lou fena lou regardo
Me leis ueis esglarias d'uno aiglo quand a pouu,
Et respouendet: — Que l'y a? — Sabie, per aousi dire,
Que depuis quooouqueis jours patissian, lou Vampire!
Qu'avien sega leis prads, qu'un mourtalagi affroux
Fasie bouilli lou sang à fouesso malhuroux!!
— He! moun Diou, ce que l'y a? l'y respouendet moun pèro,
 Es, que dessus aquesto terro
 Se tirassan coumo poudèn!
Ooussi, vèni chèn vous en touto counfianço,
Vous que vivès dins l'aboundanço,
Per que me prestes quooouquarèn.
Dins un pareou de mes, bessai dins mens, me pensi,
Quaouqueis pluiois que fasse, eme un paou de souleou,
Ajudas per la Prouvidenci!
Quand leis fens seran beous,
Es alors que pourrai vous rèndre, eme avantagi,
Ce que m'avançares per moun pichoun meinagi;
Anen, moussu lou Prego-Diou,
 Agues pieta de iou!

Tout d'un coup, sa figuro
Se retiret coumo un lounbrin,
Et changet de coulour; mai, coumo èro un couquin,
 Reprenguet soun alluro,

Faguet rapidement soun compte de catiou,
Puis, me lou teta-doux, noustre Fesso-Mathiou,
En vesènt que l'y avie quououque bouen coup à faire,
Veici ce que diguet, me sa testo de caire:

— Escoutas-me, moun bouen: doudas pas d'un moument
Que tout se fa requis, et que la pevouïno,
Desempuis la Piouline,
Meno tout adarret, senso meinageament!
Aviou de Barbabouts que fasien gaou de veire,
Talament èroun beoux! Se pousquessi preveire
Tant de calamita,
(Car lou champ fa pieta!)
Leis ouriou rejougnus, et sus voustreis instanços,
Vous prestariou senso interèts
La nourrituro que voulès;
Mai siou just, et, v'a vias, l'y a ges de maliganços,
Ce que vous disi es bèn vrai,
Pamens, sias un ami, veici ce que farai:
Voou vous presta, de ma reservo,
Ce que vous foudra per tres mes,
Et, per aquesto fes,
Coumo leis tèmps soun durs, et que chacun s'ouubservo,
Chaque vingt-cinq Barbabouts,
Vous n'en rentendrai rèn que doux.
Per lou desplaçament et per ma garantido,
En estèn que, déjà, dins lou cours de la vido,
M'an redreissa mai que d'un coup!
N'en prendrai enca doux; coumprenès, me leis foou?
Es pas estre exigeant, et cresi pas maou faire
Se n'en preni encaro un per moun boni, pechaire!
Car foou que gagni quououquarèn;
Sian entendus, counvenguen bèn.

Avèn eici toucant l'Escaravai Harpetto
Qu'es un pous de savoir, per eou tout es bachetto;
Es franc, ou per mies dire, es un Escaravai
Que tendrie testo à-n-un palai;
Lou prendren per temouin; desempuis moun enfanço
L'ai toujours counsulta. Se metti persistanço
A v'ouubteni de vous, n'en senti lou besoun;
Se n'in parlavi pas, coumprenès ma resoun?
S'en fourmalisariet; et puis, dins touto affaire
S'agis de marcha drech; la prudènço es la maire.....
Car sian touteis mortels. Et quand n'y a, paoure vous!
Que per ana trooup gai se soun vis malhuroux.

Seis paraoulos, moun Diou, èroun tant enviscados
D'aqueleis mots que fan pita,
Que moun pèro toumbet dedins seis embuscados;
Vaqui la puro verita.

Lou quatre-vingt per cènt!! Mai, perque la naturo
M'a pas fa neisse Cabridan,
L'aouriou pougnu sus la figuro,
Et touteis lou counouissirian!

Oou bout d'un bouen moument, quand retournet, moun pèro,
Que me fet lou tableou de l'ignoble repairo
Mounte se passet lou countrat,
Me faguet refarni! Reino; moun couar outra
Espouquet tout d'un coup, vooumisset lou blasphêmo,
Sacheri plus ce que disiou;
Mescleri l'anathêmo
Oou noum de Prego-Diou,
Et creideri: — Judas!! puisque degun te classo
Dins ta maoudicho raço,
Après un pareil tour,
Iou te bateji, v'hui, doou faou-noum de Vautour...

Tres mes soun leou passas, car lou tèmps se despacho,
Filo soun noux et viro oou bout;
L'echeanço venguet: coumo avian fa la pacho
Fouguet rèndre leis barbabout.

Es eici que n'en sian!! Fatalo destinado
Et malhurs sus malhurs! Jamais s'es vis d'annado
Beleou plus escabrouè,
Surtout tant desastrouè!

Aquel an, ourias dit que lou Diou doou Tounerro,
Las de tant supourta leis crimes de la terro
Et la marridarie deis hommes plens de feou,
Voulie, per n'en fini, faire sang de nouveou!

Jittet seis ueis de fuech sus lou soou de la Franço,
Soun enclaou d'aoutreifes, sa jouas, soun esperanço,
Mounte avie samena sa sciènço et sa Lei
A pleno man de Rei;
Et vesènt d'eilamont, sus soun riche domaino,
La Foulie, proumena coumo uno souveraino,
Cooussiga leis plantuns, leis plus poulideis flours
Qu'avie, dedins soun tèmps, abuoura de susours,
Pousquet plus counteni sa trooup justo coulèro,
Agantet soun tounerro,
Lou gangasset dins leis doues mans,
Et lou mandet sus seis enfants!!

Lou tron suive l'uiaou, peto, roumpe, trepano
L'habitatien deis Dioux;
Leis vènts descooussanas se battoun dins la plano,
Remoulinoun dins l'air en estrassant leis nioux.

Lou souleou, poutignous, se tapo, fa la bebo,
Lou ciel vèn gris de ploumb,
La naturo glatis! Lou firmament se crebo;
La terro, en tremoulant, perde de soun apploumb!
Subran tout devèn mut, et deis regiens celestos
Toumbo sus nouestreis testos
Uno raisso de fleoux,
Qu'espoutis l'univers et n'en fa de lambeoux!

Leis ombros de la nuech escaraïoun seis alos,
Gealoun de soun halen leis mouarts, encaro caouds,
Et lou souffle maoussan que bouffoun per rafalos
Accabo leis mourènts que fasien leis badaouds!

La Mouart, en garbejant, creidavo: Diou, ajudo!
Souletto pouedi pas faire tout ce que voues;
Mando de maladies, que ploougoun à cournudo,
A tout ce qu'es sus ped, farai crussi leis oues!

Et lou Pèro Éternel, dins sa ragi fecoundo,
Se jitto sus sa froundo,
La cargo, en s'anissant, de Cholera-morbus,
D'Oïdium, de Groups, de Fèbres, de Typhus!
Sourd à touteis leis cris, leis ueis fouèro la testo,
Derrabo la tempesto!
Se touesse, fa vira... maledictien de Diou!
Et bandis seis queirouns dessus tout ce qu'es viou.
Et puis, de luench en luench, dedins la valounado,
Leis Echos rappourturs empuravoun l'esfray,
En repetant leis coups que la traito, affurado,
Bandissie dins leis airs en encapant soun day.
Lou ravagi doou maou restet dins la naturo,
Coumo uno pageo d'escrituro
Mounte se legissie la justici de Diou
Et soun terrible sacrebïou!

Foulie pas tourtia, s'agissie de s'entèndre
Eme lou Prego-Diou, car poudian pas l'y rèndre
Toutes leis barbabouts; dins un pareil moument
Avian plus qu'un espoir, lou renouvellement.

Certo, se lou coui touart, qu'avie tout à brassado,
Aguesse, l'estrechan! dins soun âmo neblado,
Lou sèti fraternel de la franco amitie,
Oourie, per un moument, ooublida soun mestie!

Se serie dit: n'en as, bouen per tu, mai teis frèros,
Que souffroun de la fam, agarris de misèros,
Teis frèros qu'an seca lou flascou d'amarun,
Et dount la pousitien s'escroulo, tombo en frun,
Duves leis secouri, perce que Diou v'exigeo,
Et que la Carita pouarto oou d'haout de sa tigeo

La plus pouldo flour,
Qu'en embeimant lou soou charmo lou Creatour.

Après bèn de souspirs, de vai, de vèn, de phrasos,
Nous estre consulta dessus touteis leis phasos
De nouestro pousitien,
Moun pèro me diguet: — Veici moun intentien:
Voou chéz lou Prego-Diou, senso mai de mystèri,
Et l'y voou dire tout d'un coup
Que renouvelle, se va poou.
S'es de marrido humour, que fague soun empèri
Et que me digue noun,
Senso escouta resoun;
En me tenènt toujours dins la justo limito
Que dicto lou bouen sen,
L'y dirai: se voulès, venès veire moun gîto,
Me dares un counseou, ce que dires faren.

Et moun pèro partet. Soulet, dins ma chambretto,
Trimbalavi l'espoir d'un malhuroux pendu,
Quand se dis: se la couardo petto
A la vido seras rendu.

L'agounie duret pas..... dins rèn de tèmps, moun pèro
Rintro tout pensatiou; vesiou, dins sa coulèro,
Que parlavo soulet! — Pèro, l'y diou, qu'avès?
Semblas pas trooup countènt...
— Pichot, me dis, sian lès!
— Coumo, l'y diou, sian lès?
— O, me dis mai, pechaire!
Et vesi pas mouyen de se tirar d'affaire
D'uno bando de jours!
Ajustet tout en plours.
Sa mino ranfougnado,
Seis lagremos, sa vouas perfes entrecoupado,
Me feroun suppousa que quoouque grand malhur
Piquavo sus l'houstaou, dins queou moument, segur!

Helas! aviou resoun. Car leis mots de sesido,
De frès, de jugeament, d'existanço avilido
L'y venien adarret coumo dins un pantay,
Et m'expliqueroun soun esfray.

V'a sabès coumo iou, Reino, lou sang sanguino!
Quand lou pèro dis rèn, l'enfant toujours devino
Leis chagrins doou vieillard, et la naturo voou
Que dins un pareil cas l'enfant ague pas poou.

Questiouneri pas mai, coumprenueri lou resto,
Lou noum de Prego-Diou glatisset dins ma testo
Coumo un marri depos; meis ueis fixas en l'er
Exprimavoun, perfes, lou rire de la ser!

Moun couar fasie de bounds, et meis dènts, dins la ragi,
Crucien, coumo dirias, doueis rodos d'engranagi.
Me tengueri, pamens, car la sageo resoun
Mettet fouesso doou siou... Moun pèro avie besoun
De calme et de repaou. — L'y digueri, moun pèro,
Voou mies que s'assoulen; nouestro grosso coulèro
Facharie lou Bouen-Diou, que tèn compte de tout;
L'y demanden ajudo, arribaren ouu bout.

Passerian uno nuè d'infer et de loungagno,
Pleno de songis sounoumbroux
Que fagueroun que mai empura nouestro lagno;
Enfin, erian bèn malhuroux!

Lou lendeman matin, à la pouncho de l'aoubo,
Quand nouestre pouli prad nous fet veire sa raoubo
Samenado de flours
De touteis leis coulours!

Quand doou cousta de la Beouvallo,
En anant per-alin,
Entenderian lou bru que fa l'Arc quand devallo
De la Priè doou Moulin!

Et puis, quand lou souleou venguet poouva sa gloiro
Sus lou front de Santo-Victairo,
Et que doou d'haout d'aqueou support
En tout ce que veguet dounet sa coulour d'or!

Dins queou moument divin, quand tout ce que respiro
Se reveillo et s'estiro,
Et que saludo l'Eternel,
N'aoutres s'ananavian de l'houstaou paternel!.....

Victimo doou malhur, en sourtènt doou grabugi,
Aguerian per refugi
Que leis alos doou tèm!
Oou liech de la paourio
S'ajouquet ma famillo,
Eme lou malhuroux faguerian souuco ensèm.

Desempuis, chaque soir, quand lou souleou se coucho
Et que tout s'esfaroucho
Doou negre de la nuè,
Quand se douarme en tout luè!
Paoure Griet prouscrit, souto la bello estello,
Canti ma ritournello,
Et pregui lou Bouen-Diou
D'ague pieta de iou!

Reino, vaqui la fin de touto moun histoïro,
Tout ce que s'es passa v'avès dins la memoïro.

Se vous ai reprouduit, coumo dins un miraou,
L'avaniment, la mouart, lou chaple generaou
Qu'an desavia tout l'an nouestre riche terraire,
 Es que vouliou, pechaire,
 Vous prouva clar et net
Et vous faire touca, coumo l'on dis, doou det:
Qu'en perdènt en entier nouestro bello recolto,
L'humanita gemis, lou bouen sens se revolto,
Quand l'on soou qu'un beni, qu'un devot Prego-Diou,
L'imagi deis vertus, la sourço fiou à fiou
Deis counseous d'amitie, de pax et de sagesso,
Lou grand predicatour d'abandoun, de largesso,
 En faço doou malhur!
Èro, ni mai ni mens, qu'un traite, qu'un voulur!
Un suçaire de sang, lou Caïn de seis frèros,
L'hypoucrito d'acier davant toutos misèros!
Enfin, va dirai tout, car esperi rèn d'eu,
Vous juri sus l'hounour qu'es esta moun bourreou.

Vous, mèro doou travail, vous que tout d'uno haleno,
Doou matin jusqu'ouo soir vivès dedins la peno,
Per accampa de bèns et per vous premuni
Contro leis fantesies doou sort, de l'aveni,
Agues pieta de iou! Car dessus questo terro,
 Pertout banejo la misèro;
Touteis fèn de varado, et dins tout l'univers
Chaquo medaillo a soun revers.

Lou Griet se teiset; la Reino estoumagado
Leisset creire un moument à-n-uno revirado,
Mai leis Fournigos de sa cour
L'y fagueroun senti de suite d'uno ooudour
 Que l'y rendet la vido;
 Et touto rejouido,
 Sitôt que siguet bèn,
Diguet: — Merci, siou mies, aco n'en sera rèn!

En effet, reprenghet soun calme et sa prestanço,
Puis, fixant lou Griet, qu'attendie sa sentanço,
Coumo dirias un crimineou,
Quand vis que van s'ouocupa d'eu,
L'y diguet: — Moun ami, vouestreis belleis paraoulos
M'an esmoougu lou couar... m'avès fa sensatien!
Oou debut peginous de vouestro narratien,
Ai tengu moun serioux, car l'y a de catamiaoulos
En qu l'on douno quaouqueifes,
Que nous es, v'a dirai, presquo coumo permes
De s'en paou ravisa! La Fournigo es prudènto,
Amo faire lou bèn, et siou mai que countènto
De n'en capita l'ouocasien,
Per vous, surtout, moun bouen, digne de coumpassien.

V' a dis, et sus lou ton d'un generaou d'armado,
Prouclamo dins soun assemblado,
Ce que vous voou legi dins tout soun countengu,
Et que lou vieil Griet, héros d'aquesto historo,
En fasènt seis memoïro,
A transcrit mot à mot, car v'avie retengu:
— Fournigos, Fourniguettos!
Eissame cajoula per leis douços babettos
De la Fourtuno et doou Bouenhur!
V'aoutres, dount lou travail, l'ordre, l'economio,
Soustènout moun poudèr sus un trône segur!
Escoutas! Nouestre hounour souffre de l'infâmio,
Sus nouestre casaquin s'es mes fouesso defaou;
La Fournigo a subi l'injusto renoumado
De s'estre ravalado!
Avouas eme iou que l'y a rên de plus faou!!

Voudriou pousque teni l'aguyoun dins sa gueïno;
Car estènt vouestro Reino,
Et marchant à grands pas doou caire doou toumbeou,
Me counvendrie, beleou,
D'estouffa dins moun couar la ragi dount siou pleno!
Mai foudrie ges aguer de sang dedins leis veno,
Et serie renega moun ancienno valour
S'esperavi la Mouart, senso vengea l'hounour.

Dins v'aoutres trouverai, n'en siou mai que seguro,
L'elan precipita que vèn de m'haoussa' en pes!
Meis enfants, vous v'a diou per la secoundo fes:
S'agis de nous lava d'uno affrouso impousturo,
Et de defèndre vouestre noum,
Qu'es, en lettros de sang, grava sus moun blasoun!

Perisse per toujours ce qu' a dit la Cigalo!
La calournio se regalo
Desempuis trooup de tèm!
Prouven touteis ensèm
Que sian ni ladros, ni taquino,
Et que viran jamais l'esquino
Quand fouu faire lo Carita
Oou paoure que v' a merita.

Ensin, meis braveis fillos,
Dounen quaouqueis granios
Oou Griet qu'es vengu,
Et qu'avèn entendu.
Soulagen l'infourtuno;
Et la vieillo rancuno
Que peso sus l'houstaou,
Toumbara de soun haout.

Quant à iou, meis enfants, ouou pendis de la vido,
Mouute trecoueli chaque jour,
Sounquo piqui de nas eis pèds de la Passido,
Que booudufejo à moun entour;
Me restara la gloiro
D'aguer, dins nouestro historo,
Ajusta lou fuillet
De la Fournigo et doou Griet.

Puis, quand lou tèmps couchous passara sa revouiro
Sus vouestreis couars doulènts,
Et qu'ouura derraba la cruello fichouiro
Que la Mouart, en passant, mando sus leis parènts!

Ho! meis enfants, alors, lou soir, à la veillado,
Après aguer rejoun lou fruit de la journado,
Se charras doou Griet, rappelas-vous de iou,
Et de l'infâme Prego-Diou!!!

L'Eissame trepignavo;
Tout ce que se passavo
Èro tament beou,
Que l'y a ges de tableou,
Siegue dins la pinturo
Coumo dins l'escrituro,
Per rèndre exactement
Lou noble empessament
De touto l'assemblado,
Qu'addusie sa boucado
Eme soun mot flattour
Oou Griet narratur.

FIN DOOU TROISIÈME ET DERNIER CHANT

© CIEL d'Oc – Avoust 2010